

sur une pente boisée et permettant de substituer ou d'associer le décor naturel au décor peint. Ses représentations ne perdront donc rien de leur originalité, assurée aussi par le choix d'un répertoire entièrement composé pour ce théâtre et qui ne peut être vu ailleurs, par la composition de sa troupe, et par la qualité artistique de ses spectacles.

Les dates et le programme des représentations qui auront lieu au mois d'août seront ultérieurement annoncées. Nous croyons savoir qu'un des spectacles se composera du *Diabte marchand de Goutte*, de M. Maurice Pottecher, qui fut, en 1895, la pièce d'inauguration du Théâtre du Peuple, et qu'un autre sera réservé à la troupe du « Vieux-Colombier » obligeamment envoyée par M. Jacques Copeau.

§

**La Bourse des Livres.** — Sans vouloir prétendre, d'une manière absolue, que les prix atteints dans les ventes aux enchères par les premières éditions soient des indications certaines sur le plus ou moins de succès des auteurs, on peut pour le moins affirmer qu'ils sont, à cet égard, des indications précieuses.

Si on admet ce point de vue, on peut conclure que, parmi les écrivains anglais contemporains, ceux qui dominent tous les autres sont Thomas Hardy, Rudyard Kipling, Joseph Conrad et Georges Moore.

*Desperate Remedies*, de Hardy, publié à 30 shillings (47 fr. 50) vient de faire 130 livres 2.609 fr.).

De même *Soldiers Three* de Kipling édité à un shilling (1 fr. 25) se vend couramment 20 livres (400 francs).

Les chiffres qu'on pourrait citer concernant la vente de *Chance*, par Joseph Conrad, ou *One Day More* du même auteur, sont également probants.

Pour M. George Moore, dont le *Mercure* parlait récemment, les conditions où il publie ses poèmes leur assurent d'avance un succès certain. La moindre de ses œuvres se vend facilement 5 ou 6 livres (100 et 120 francs).

On voit, par ce qui précède, que les livres modernes constituent — tout comme les éditions plus anciennes — un placement excellent. Mais quelle surprise les livres ne nous réservent-ils pas ?

Dernièrement, parmi ceux jetés au rebut par la célèbre école d'Eton, quelqu'un n'a-t-il pas acheté pour deux pence, soit quatre sous, ce qu'on croit être une première édition du *Paradis Perdu* de Milton ?

§

**Le plus cher de tous les bruits.** — Un article de M. Georges Maurevert, analysé récemment dans le *Mercure*, a rappelé une fois de plus, — inexactement, — le mot de Théophile Gautier, ou plutôt popularisé par Théophile Gautier. *L'Intermédiaire des Chercheurs*, qui

repose pour la dixième fois au moins la question des rapports des littérateurs avec la musique ou de la musique avec les littérateurs, a, dès longtemps, fourni lui-même tous les renseignements propres à éclairer ce petit problème du dilettantisme de Gautier.

La phrase célèbre de Gautier sur la musique se trouve une première fois dans un feuilleton de *la Presse* du 19 décembre 1843 : *Pochades, Zigzags et Paradoxes*, v, *Têtes d'anges* (à propos du fameux tableau de Reynolds, à la National Gallery). Ce feuilleton a été reproduit dans *Zigzags*, dès 1844, puis dans *Caprices et Zigzags* (1852), volumes de mélanges, voyages, etc.

Un soir, écrit Gautier, j'étais à Drury-Lane. On jouait *la Favorite* accommodée au goût britannique et traduite dans la langue de l'île, ce qui produisait un vacarme difficile à qualifier, et justifiait parfaitement le mot d'un géomètre, qui n'était pas mélomane assurément, — La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits, — aussi j'écoutais peu, et j'avais le dos tourné au théâtre. (Edit. de 1844, p. 243-244 ; édit. de 1852, p. 168.)

Dans ce texte, imprimé trois fois, Gautier attribue cette boutade devenue fameuse à un géomètre (réel ou imaginaire ?).

Dans l'*Album Nadar*, choix d'autographes reproduit en supplément par le *Figaro* du 28 octobre 1863, puis dans la publication intitulée l'*Autographe*, l'année suivante, on lit, de la main de Gautier, ceci :

La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits.  
(En sortant de l'Opéra)

THÉOP. GAUTIER.

D'après l'*Intermédiaire* du 25 décembre 1875, on lirait à la suite de cette signature :

Où il n'a jamais payé sa place.

ALPHONSE ROYER, Directeur de l'Opéra.

Or, ni dans le fac-similé du *Figaro*, ni dans celui de l'*Autographe*, — les deux publications sont d'ailleurs identiques, — la ligne signée de Royer ne se trouve.

Il est bien probable que Théophile Gautier, qui ne détestait pas la musique, mais, en qualité de critique, en entendait souvent qui ne valait pas même la peine d'être écoutée, — ne soit pas le père de cette boutade ; mais il l'a adoptée, l'ayant jugée assez sensée sous son apparence paradoxale, — et beaucoup de ses confrères en critique l'ont répétée plus d'une fois, en sortant d'un concert ou d'une représentation lyrique.

J.-G. P.

### §

**Contre le système métrique.** — L'adoption du système métrique au Japon semble avoir provoqué aux Etats-Unis une levée de boucliers contre les unités décimales. Entre autres reproches qu'on leur adresse